

□ Temps de lecture : 7 min.

M. Pietro Giuseppe ENRIA, sdb, (20.06.1841-21.06.1898) infirmier de Don Bosco

Les mémoires du coadjuteur Pietro Enria constituent une source de première importance pour la connaissance des dernières décennies de la vie de Don Bosco. Orphelin à cause du choléra, il fut accueilli à l'Oratoire en 1854 avec son frère et y resta toute sa vie, accomplissant les services pratiques et organisationnels les plus variés. D'une grande disponibilité, il devint l'un des principaux collaborateurs internes et surtout l'infirmier de confiance de Don Bosco lors des graves maladies des années 1870 et 1880, laissant des comptes rendus minutieux. Il assista également le Saint dans sa dernière maladie et témoigna de sa sainteté lors du procès de béatification. Il mourut en 1898, après une longue souffrance, laissant de précieux mémoires autobiographiques.

Car ceux qui le connaissaient l'aimaient.

Les mémoires autobiographiques du coadjuteur Pietro Enria, assez volumineux et répartis sur cinq cahiers, sont, après ceux de Viglietti, la deuxième source la plus importante pour divers épisodes de la vie de Don Bosco, en particulier pour ses derniers jours. Le récit commence par l'évocation des circonstances dans lesquelles, en 1854, Don Bosco l'accueillit, lui et son frère Giovanni, devenus orphelins suite à l'épidémie de choléra, dans la *Maison annexe* de l'Oratoire. Il se termine par le récit des derniers jours et de la sainte mort de Don Bosco, tels que le dévoué infirmier les a vécus et s'en souvenait. Cette dernière partie est intitulée « 1887. La dernière maladie de Don Bosco ».

Notes biographiques

Comme il le raconte lui-même, Pietro Giuseppe Enria (1841-1898) naquit à San Benigno Canavese (Turin). Il avait un peu plus de sept ans lorsque sa mère mourut et que son père se remaria. En 1852, la famille émigra à Turin et prospéra quelque temps, avant d'être frappée d'abord par la malaria, puis, en 1854, par le choléra, qui laissa Pietro et ses frères orphelins. Ils furent accueillis dans l'orphelinat provisoire ouvert par les Conférences Saint-Vincent-de-Paul pour les orphelins du choléra. C'est là qu'il rencontra Don Bosco. Enria raconte de manière touchante comment Don Bosco le prit, lui et l'un de ses frères, de l'orphelinat pour les emmener à l'Oratoire, où il resta toute sa vie. Le Saint le plaça d'abord comme apprenti chez un forgeron en ville, puis, dès que les ateliers internes furent créés, le jeune Enria travailla « à la maison ».

Finalement, il fut employé au magasin géré par le coadjuteur Giuseppe Rossi et devint l'un des principaux organisateurs des activités de l'Oratoire. Musicien dans la fanfare, régisseur, cuisinier, peintre en bâtiment, etc., Enria était continuellement sollicité pour ses compétences pratiques.

Mais l'assistance qu'il prêta à Don Bosco lors des graves maladies qui le frappèrent dans les années 1870 et 1880 s'avère encore plus significative. Lorsque Don Bosco tomba malade à Varazze en 1871, il demanda expressément l'aide d'Enria, qui l'assista pendant les deux mois de sa maladie. Dans les nombreuses lettres écrites au coadjuteur Giuseppe Buzzetti et à d'autres, ainsi que dans ses propres mémoires, Enria décrit jour après jour les symptômes et l'état de son patient. Ses comptes rendus permettent aux médecins d'aujourd'hui de formuler un diagnostic précis des pathologies qui affligèrent Don Bosco.

En avril 1878, le Saint tomba malade alors qu'il séjournait à Sampierdarena, dans l'institut où résidait Enria, qui l'assista une fois de plus pendant deux ou trois semaines. À l'automne, Enria fit partie du groupe qui fonda l'école salésienne « Manfredini » à Este (Padoue) et c'est là qu'il fit sa profession religieuse et devint *de jure* ce qu'il avait toujours été *de facto*, le salésien coadjuteur Enria.

Mais le service le plus dévoué qu'il rendit à Don Bosco fut durant sa dernière maladie, et c'est à cette période qu'est consacrée la dernière partie des mémoires qu'il écrivit.

La mort du père sembla anticiper le déclin du fils lui-même. En annexe de ses mémoires, il raconte qu'en 1890, on lui confia la tâche d'assister le clerc salésien Auguste Czartoryski, qui se trouvait à Lugano (Suisse), atteint de tuberculose. Enria

se sentit extrêmement déprimé et fut atteint d'une maladie de la colonne vertébrale. Il perdit presque aussitôt l'usage de sa main droite. Le personnel de l'hôtel le mit au lit. C'est alors qu'il invoqua Don Bosco et finit par se sentir mieux. Mais il était désormais un homme malade. Il mourut en 1898 d'une maladie cérébro-spinale, au milieu de grandes souffrances physiques et psychiques. Cependant, durant cette période, il rendit à son maître bien-aimé un dernier service : il témoigna au procès pour sa béatification et, à la demande de Don Giovanni Battista Lemoyne, il écrivit ses propres mémoires.

Ses témoignages sont contenus dans le manuscrit du procès ordinaire, copie publique, aux folios 982-1043.

« J'ai connu Don Bosco en septembre 1854 au couvent des Dominicains, où l'on recueillait les enfants devenus orphelins à cause du choléra qui sévissait (à *Turin et en Italie*). Un jour, Don Bosco vint nous rendre visite (nous étions une centaine), accompagné du directeur de l'Orphelinat. Je ne l'avais jamais vu, il avait un air rieur et plein de bonté qui le rendait aimable avant même de lui parler. Il fit un sourire à tous, puis demandait le nom et le prénom, si nous savions le catéchisme... Il passa enfin près de moi et je sentis mon cœur battre, non par crainte mais par l'affection que je ressentais pour lui. Il me demanda mon nom et mon prénom, puis me dit : « Veux-tu venir avec moi ? Nous serons toujours de bons amis jusqu'à ce que nous puissions aller au Paradis. Es-tu content ? ».

Et je répondis : « Oh, oui, monsieur ».

Puis il ajouta : « Et celui qui est avec toi, c'est ton frère ? ».

« Oui, monsieur », répondis-je. « Eh bien, il viendra aussi ».

La très grave maladie de Varazze

(6 décembre 1871. Alors qu'il se trouve à la gare de Varazze, Don Bosco tombe à terre évanoui. Les personnes présentes le transportent à la maison salésienne dirigée par Don Francesia. La maladie se révèle très grave. Don Rua envoie de

Valdocco Pietro Enria pour l'assister. Je rapporte son témoignage sous serment concernant cet événement).

Je partis aussitôt, prêt à donner ma vie pour que Don Bosco retrouve la santé. Don Bosco était reconnaissant du moindre service que je lui rendais, et il me remerciait de tout cœur. Parfois, devant lui rendre des services un peu rebutants, il me disait : « Tu vois, Enria, à quel état je suis réduit. Fais cela pour l'amour de Dieu ! »

Et je lui répondais : « Mais que dites-vous, Don Bosco ? Ce que je fais n'est rien en retour de ce que vous avez fait pour moi et pour mes camarades. Ah ! vous avez fait pour nous des services bien plus humbles. Vous nous avez lavés, peignés, vous avez cousu nos vêtements, vous avez fait pour nous ce que seules nos mères auraient pu faire, et même plus qu'elles. Et vous ne voulez pas que je vous rende ces services ? Combien de mes camarades s'estimeraient heureux de pouvoir être à ma place ! »

Je recevais de Turin des lettres pleines de tendresse filiale. (*Giuseppe*) Buzzetti, mon camarade, me disait : « Fais attention, Enria, notre père est entre tes mains, malheur à toi si tu ne l'assistes pas bien, tu en rendras compte à Dieu ! Dis-lui que nous prions de tout cœur le Seigneur et Marie Auxiliatrice pour qu'il revienne bientôt parmi nous en bonne santé ».

Pendant ce temps, le mal empirait et la fièvre augmentait toujours. L'éruption de miliaire (*vésicules sur la peau*) était très abondante et le tourmentait beaucoup. Mais il ne se plaignait jamais. Ses soucis étaient toujours pour nous qui craignions de le perdre, et il nous disait avec une grande foi : « Dieu pourvoit aux oiseaux du ciel, il pensera donc aussi aux pauvres enfants de l'Oratoire ».

Pendant ce temps, de Turin, on voulait des nouvelles, et je ne pouvais pas en donner de bonnes car le mal était toujours grave. Beaucoup de jeunes de l'Oratoire, comme je l'appris plus tard, étaient allés à l'église, à l'autel de Marie Auxiliatrice, et avaient offert leur vie à Dieu pour la conservation de Don Bosco. En entendant lire ces lettres et d'autres, Don Bosco pleurait de consolation et disait : « Pauvres jeunes, comme ils aiment ce pauvre Don Bosco ! » et il me chargea de les remercier.

Don Bosco voulut se confesser au curé, et Don Francesia (*directeur de la maison salésienne*) lui apporta le Saint Viatique le jour suivant. Don Bosco passa cette journée en action de grâces.

Le lendemain, le mal se calma quelque peu. Il ne se plaignait pas, et à ceux qui lui disaient : « Comme vous devez souffrir ! », il répondait en riant : « Je suis un paresseux et je profite de ce lit, et ceux qui souffrent ce sont ceux qui doivent m'assister ».

Un garçon qui pleurait

La maladie suivit son cours. Don Bosco dut rester alité plus de deux mois sans bouger. La peau de son dos était rompue en plusieurs endroits, et changeait complètement. Pourtant, il ne poussait pas une plainte et disait toujours qu'il était dans les mains de Dieu, prêt à faire sa volonté.

Alors qu'il était gravement malade, il entendit un garçon pleurer. Il ne put résister et me dit aussitôt : « Fais-moi le plaisir, Enria, va voir ce qu'a ce garçon ». Je courus, et j'appris que c'était un jeune garçon qui pleurait parce que sa mère, qui était venue lui rendre visite, était partie. Le cœur de Don Bosco ne pouvait supporter que ses jeunes souffrent.

Il se réjouissait quand quelqu'un lui parlait des premières années de l'Oratoire. Souvent, pendant sa maladie, je lui en parlais : « Vous souvenez-vous, Don Bosco, quand votre mère vous grondait parce que vous acceptiez toujours de nouveaux garçons ? Elle vous disait : "Tu en acceptes toujours, mais comment fait-on pour les nourrir, pour les vêtir ? Il n'y a rien à la maison, et il commence à faire froid !" Il m'est arrivé de devoir dormir plusieurs nuits sur quelques feuilles avec une petite couverture. Et le soir, quand nous étions au lit, vous, Don Bosco, et votre mère, vous nous raccommoiez nos pantalons et notre veste usée, car nous n'en avions qu'une seule ». Don Bosco souriait en entendant cela, et disait : « Comme ma bonne maman a peiné !... Sainte femme !... Mais la Providence ne nous a jamais manqué ! ».

Le jour où Don Bosco se leva du lit, je télégraphiai à Turin à mon ami Buzzetti, et on fit une grande fête à l'Oratoire, et la fanfare joua.

